



**Henri Michaux**  
**Œuvres complètes**

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR RAYMOND BELLOUR,  
AVEC YSÉ TRAN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



HENRI MICHAUX

*Œuvres  
complètes*

II

ÉDITION ÉTABLIE  
PAR RAYMOND BELLOUR,  
AVEC YSÉ TRAN

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 2001, pour l'ensemble de l'appareil critique.  
Les mentions particulières de copyright figurent  
au verso des pages de faux titre.*



# AILLEURS

VOYAGE EN GRANDE GARABAGNE

AU PAYS DE LA MAGIE

ICI, PODDEMA

*1948, 1967*

AILLEURS

© Éditions Gallimard, 1948, 1967.

EN MARGE D'« AILLEURS »

© Éditions Gallimard, 1936,  
pour l'« Introduction » de « Voyage en Grande Garabagne ».

© Éditions Gallimard, 1948, pour les textes  
publiés dans « Ailleurs » en 1948 et non repris en 1967.

© Éditions Gallimard, 2001,  
pour « La Dislocation de la boule grise ».

## PRÉFACE

*L'auteur a vécu très souvent ailleurs : deux ans en Garabagne, à peu près autant au pays de la Magie, un peu moins à Poddema. Ou beaucoup plus. Les dates précises manquent.*

*Ces pays ne lui ont pas toujours plu excessivement. Par<sup>a</sup> endroits, il a failli s'y apprivoiser. Pas vraiment. Les pays, on ne saurait assez s'en méfier.*

*Il est revenu chez lui après<sup>b</sup> chaque voyage. Il n'a pas une résistance indéfinie.*

*Certains lecteurs ont trouvé ces pays un peu étranges. Cela ne durera pas. Cette impression passe déjà.*

*Il traduit aussi le Monde, celui qui voulait s'en échapper. Qui pourrait échapper ? Le vase est clos.*

*Ces pays, on le constatera, sont en somme parfaitement naturels. On les retrouvera partout bientôt... Naturels comme les plantes, les insectes, naturels comme la faim, l'habitude, l'âge, l'usage, les usages, la présence de l'inconnu tout près du connu. Derrière ce qui est, ce qui a failli être, ce qui tendait à être, menaçait d'être, et qui entre des millions de « possibles » commençait à être, mais n'a pu parfaire son installation'...*





# VOYAGE EN GRANDE GARABAGNE

## CHEZ LES HACS

Comme j'entrais dans ce village, je fus conduit par un bruit étrange vers une place pleine de monde au milieu de laquelle, sur une estrade, deux hommes presque nus, chaussés de lourds sabots de bois, solidement fixés, se battaient à mort.

Quoique loin d'assister pour la première fois à un spectacle sauvage, un malaise me prenait à entendre certains coups de sabots au corps, si sourds, si souterrains.

Le public ne parlait pas, ne criait pas, mais uhuhait. Râles de passions complexes, ces plaintes inhumaines s'élevaient comme d'immenses tentures autour de ce combat bien « vache », où un homme allait mourir sans aucune grandeur.

Et ce qui arrive toujours arriva : un sabot dur et bête frappant une tête. Les nobles traits, comme sont même les plus ignobles, les traits de cette face étaient piétinés comme betterave sans importance. La langue à paroles tombe, tandis que le cerveau à l'intérieur ne mijote plus une pensée, et le cœur, faible marteau, à son tour reçoit des coups, mais quels coups !

Allons, il est bien mort à présent ! À l'autre donc la bourse et le contentement.

« Alors, me demanda mon voisin, que pensez-vous de cela ?

— Et vous ? dis-je, car il faut être prudent en ces pays.

— Eh bien ! reprit-il, c'est un spectacle, un spectacle parmi d'autres. Dans la tradition, il porte le numéro 24. »

Et sur ces paroles, il me salua cordialement.

\*

On me conseilla d'aller dans la province de Van. Là se pratique une lutte dont toutes les autres sont sorties. Elle<sup>a</sup> porte, parmi les spectacles, le numéro 3, et les hommes se battent dans un marais.

Ce combat a lieu ordinairement entre proches parents, afin que la combativité soit plus grande.

On devine tout de suite quels sont les combats les plus appréciés. La différence d'âge d'une génération à l'autre ne compte pas, pourvu que les forces physiques soient équilibrées.

À ces spectacles, à peine si on chuchote. La boue gluante est la seule animatrice du combat, impartiale, mais perfide, tantôt exagérant jusqu'au tonnerre une simple claque, tantôt dérobant presque entièrement un coup tragique au bas-ventre, basse, rampante, toujours ouverte à l'homme qui s'abandonne. Les buffles luisants aux membres d'homme, la tête ruisselante de boue, soufflent, luttent, à moitié asphyxiés, aveuglés, assourdis par cette boue traîtresse qui entre partout et reste et obstrue.

\*

Je vis<sup>b</sup> le combat de deux frères. Depuis quatre ans, ils s'évitaient, développant leurs forces, se perfectionnant. Ils se rencontrèrent sans comprendre, eût-on dit. Ils se mirent à se palper en rêvant, tout en se salissant avec la boue, comme pour rendre méconnaissables les traits de famille qu'ils allaient bafouer, ô combien !

La vieille haine venue de l'enfance remontait en eux petit à petit, tandis qu'ils passaient l'un sur l'autre la lèpre gluante de la terre et le danger montait au nez, aux yeux, aux oreilles, sombre avertissement. Et tout d'un coup ce furent deux démons. Mais il n'y eut qu'une prise. Emporté par l'élan, l'aîné tomba avec l'autre dans la boue. Quelle frénésie en dessous ! Immenses secondes ! Ni l'un ni l'autre ne se releva. Le dos de l'aîné apparut un instant, mais sa tête ne put se détourner du marécage et s'y renfonça irrésistiblement.

★

C'est dans la nuit, par un léger clair de lune, que le combat est réputé le plus intéressant. La pâle lumière de la lune lui donne une prodigieuse allure, et l'expression et la fureur des combattants deviennent tout autre ; l'obscurité les décuple, surtout si ce sont des femmes qui combattent, la contrainte et le respect humain disparaissant pour elles avec la lumière.

Alors que dans la journée, la fureur elle-même ruse et se dissimule, jamais démoniaque, la nuit au contraire, elle congestionne ou blêmit le visage aussitôt, s'y colle en une expression infernale. Il est dommage qu'on ne puisse saisir cette expression que dans une demi-obscurité. Néanmoins, ce moment d'envahissement du visage est un spectacle inoubliable. Si furieux que soit le combat, il ne fait que développer cette première expression. (La nuit aussi est bonne pour cette raison qu'on y est plus recueilli, livré à sa seule passion.) Ces grimaces hideuses vous mordent, expressions qui peuvent ne pas apparaître en toute une vie, et qui<sup>b</sup> apparaissent ici à coup sûr, attirées par la nuit et les circonstances ignobles. Les spectateurs de la haute société Hac ne manquent jamais de vous expliquer que ce n'est pas le combat qui les attire, mais les révélations qui sortent du visage. Il faut, bien entendu, que ce soit des proches parents qui luttent, ou au moins des ennemis invétérés.

★

Je connais des villes où l'on n'est jamais tranquille, tant y domine le goût<sup>c</sup> de certains spectacles. Et les jeunes gens n'ont pas la mesure des vieux.

Il est facile d'introduire dans une ville quelques bêtes sauvages (il y en a assez dans les environs). Tout à coup, d'un encombrement de voitures, sortent trois ou quatre panthères noires qui, quoique affolées, savent porter des blessures atroces. C'est le spectacle numéro 72. Oh ! bien sûr ! ceux qui ont organisé ce divertissement l'ont fait sans malice. Mais quand vous vous trouvez dans cette rue, mieux vaut ne pas trop admirer le spectacle ; il faut faire vite, car la panthère noire se décide encore bien plus vite,

terriblement vite, et il n'est pas rare qu'une femme ou un enfant succombe à des blessures horribles.

Sans doute les autorités tâchent de réprimer ces distractions, mais débonnairement. « La jeunesse fait des expériences un peu brutales, disent-elles, mais le bon esprit y est. D'ailleurs ce spectacle paie l'amende. »

L'amende est de 25 baches à payer par chaque organisateur. (Tous les spectacles au-dessus du numéro 60 paient l'amende.)

\*

Comme je portais plainte pour un vol commis chez moi, je ne sais comment, en plein jour, à côté du bureau où je me trouvais (toute l'argenterie emportée, sauf un plat), le commissaire me dit : « Je ferai le nécessaire. Mais, s'il reste un plat, ce n'est sûrement pas un vol, c'est le spectacle numéro 65. Sur l'amende vous toucherez, comme victime, 50 baches. »

Et quelques instants après, un jeune fat, comme il y en a dans toutes les nations, entra et dit : « La voilà votre argenterie, comme si c'était à lui d'être vexé. — Pas bien malin tout ça, fis-je avec mépris, qu'est-ce que ça vous a rapporté ? »

— 280 baches, répondit-il triomphant, tous les balcons des voisins étaient loués. »

Et il faut encore que je rapporte chez moi, à mes frais, mon argenterie.

\*

Ils ont aussi des « Entreprises générales d'incendies ». Des grandes, et de plus petites, reposant sur les épaules d'un garçon.

Vous en voyez, en observant bien, qui se glissent à la dérobée, avec des paniers à incendie dans les quartiers aux riches demeures.

Eh ! Eh ! Il faudra bien s'arranger avec ces jeunes, avant que le feu ne prenne des proportions qui attireront la foule avide d'émotion, et qui ne fera pas un mouvement pour la maison.

Pour sûr, non. La foule y est folle d'incendies.

\*

Leur spécialité, ce sont les combats d'animaux. Tout animal qui a la moindre disposition au combat (et qui n'en a ?), ils le mettent en observation, surveillent et expérimentent ses antipathies pour les centaines d'autres espèces qu'ils ont engagées à cette fin, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des réactions certaines et fixes.

Ils savent qu'il suffit de modifier un tout petit peu le terrain pour qu'un animal exemplairement sage devienne un furieux intenable, et, par un régime approprié, ils arrivent à galvaniser l'âme la plus molle et la plus gélatineuse. Si leur pharmacie est si vaste, efficace et vraiment unique au monde, c'est à l'expérience acquise en ces préparatifs de combat qu'ils la doivent. J'y ai vu des chenilles féroces et des canaris-démons, crève-yeux et crève-tympan, dont on s'enfuyait épouvanté. (Ils usent aussi, comme on pense bien, d'armes et de harnachements de toutes sortes qui rendent redoutables ceux que la nature avait laissés les plus nus.)

\*

On rencontre parfois à l'heure de midi, dans une des rues de la capitale, un homme enchaîné, suivi d'une escouade de Gardiens du Roi et<sup>b</sup> qui paraît satisfait. Cet homme est conduit à la mort. Il vient d'«attenter à la vie du roi». Non qu'il en fût le moins du monde mécontent ! Il voulait simplement conquérir le droit d'être exécuté, solennellement, dans une cour du Palais, en présence de la garde royale. Le roi, inutile de le dire, n'est pas mis au courant. Il y a longtemps que ces exécutions ne l'intéressent plus. Mais la famille du condamné en tire grand honneur, et le condamné lui-même, après une triste vie, gâchée du reste probablement par sa faute, reçoit enfin une satisfaction.

Tout adulte est autorisé à donner le spectacle numéro 30 qui s'appelle «la mort reçue dans une cour du Palais», si, avec l'intention avouée ensuite spontanément d'«attenter à la vie du roi», il est parvenu à franchir la grande grille, la grille du petit parc, et une porte d'entrée. Ce n'est pas très difficile, comme on voit, et on a voulu de la sorte

donner quelques satisfactions à ceux-là précisément qui en avaient tellement manqué.

Les difficultés véritables eussent commencé à la deuxième porte.

\*

Les Hacs s'arrangent pour former chaque année quelques enfants martyrs auxquels ils font subir de mauvais traitements et d'évidentes injustices, inventant à tout des raisons et des complications décevantes, faites de mensonge, dans une atmosphère de terreur et de mystère.

Sont préposés à cet emploi des hommes au cœur dur, des brutes, dirigées par des chefs cruels et habiles.

De la sorte, ils ont formé de grands artistes, des poètes, mais aussi des assassins, des anarchistes (on a toujours des déboires), et surtout des réformateurs, des jusqu'aboutistes inouïs.

Les mœurs et le régime social, quand un changement y fut apporté, c'est à eux qu'on l'a dû ; si, malgré leur petite armée, les Hacs n'ont rien à craindre, c'est encore à eux qu'ils le doivent ; si dans leur langue si nette, des éclairs de colère ont été fixés, auprès desquels les astuces mielleuses des écrivains étrangers paraissent insipides, c'est encore à eux qu'ils le doivent, à quelques gosses en loques, misérables et désespérés<sup>b</sup>.

Il y a d'ailleurs, en permanence, contre ceux qui tournent à l'homme célèbre, la Société pour la *persécution des artistes*.

\*

Ce jour-là, ils noyèrent le chef de cabinet et trois ministres. La populace était déchaînée. La famine de tout un hiver les avait poussés à bout. Je craignis un moment qu'ils n'en vinssent à piller notre quartier qui est le plus riche. « Non, non, me dit-on. N'ayez aucune peur à ce sujet. C'est visiblement le spectacle numéro 90 avec ses annexes naturelles le 82 et le 84, et les spectacles généraux. Mais pour être plus sûr, on va demander. »

L'un consulte son père, l'autre sa grand-mère ou un fonctionnaire de première classe. C'était bien ça. « Cependant mieux valait ne pas sortir, me dit-on, sauf avec quel-

ques<sup>a</sup> solides molosses, à cause des lâchers d'ours et de loups, vers les 4 heures, qui font partie du numéro 76. » La semaine suivante, comme la situation empirait et qu'on ne faisait toujours rien contre la famine, je jugeai qu'on risquait de voir prochainement quelques spectacles dans les 80. Mes amis ne firent qu'en rire. Mais mon malaise fut le plus fort, et je quittai, peut-être pour toujours, le pays des Hacs.

## LES ÉMANGLONS

### MŒURS ET COUTUMES

Quand un Émanglon respire<sup>b</sup> mal, ils préfèrent ne plus le voir vivre. Car ils estiment qu'il ne peut plus atteindre la vraie joie, quelque effort qu'il y apporte. Le malade ne peut, par le fait de la sympathie naturelle aux hommes, qu'apporter du trouble dans la respiration d'une ville entière.

Donc, mais tout à fait sans se fâcher, on l'étouffe.

À la campagne, on est assez fruste, on s'entend à quelques-uns, et un soir on va chez lui et on l'étouffe.

Ils pénètrent dans la cabane en criant : « *Amis !* » Ils<sup>c</sup> avancent, serrés les uns contre les autres, les mains tendues. C'est vite fait. Le malade n'a pas le temps d'être vraiment étonné que déjà il est étranglé par des mains fortes et décidées, des mains d'hommes de devoir. Puis, ils s'en vont placidement et disent à qui ils rencontrent :

« Vous savez, un tel qui avait le souffle si chaotique, eh bien ! soudain, il l'a perdu devant nous.

— Ah ! » fait-on, et le village retrouve sa paix et sa tranquillité.

Mais dans les villes, il y a pour l'étouffement une cérémonie, d'ailleurs simple, comme il convient.

Pour étouffer, on choisit une belle jeune fille vierge.

Grand instant pour elle que d'être appelée ainsi au pont entre vie et mort ! La douceur avec laquelle ces souffrants trépassent est comptée en faveur de la jeune fille. Car avoir fait qu'un malade s'éteigne doucement entre des mains agréables est, disent-ils, excellent présage de dévouement aux enfants, de charité aux pauvres, et pour les biens, de



gestion sûre. Elle trouve aussitôt bien plus de maris qu'il ne lui en faut, et il lui est permis de choisir elle-même.

La difficulté est d'être douce à la fois et de serrer fort.

Une coquette ne réussira pas, une brutale non plus. Il y faut des qualités de fond, une nature vraiment féminine.

Mais quel bonheur quand on a réussi, et comme on comprend les larmes de joie de la jeune fille cependant que l'assistance la félicite avec émotion !

\*

Là où vient tout proche le murmure d'un ruisseau et le scintillement de la lumière sur les vaguelettes et les rides de l'eau, attendez-vous à trouver aussi quelques Émanglons.

Les Émanglons se sentent incessamment égratignés par le murmure des petits bonds de l'eau des ruisseaux, égratignés et tout de suite après pansés.

Aussi, est-ce près des eaux courantes qu'on les voit le plus à leur avantage. Comme des convalescents, encore un peu souffrants, mais en très bonne voie de guérison, ils sont alors ouverts à autrui, et il n'est pas impossible que, si le ruisseau est très sauteur et cascasant, énervant à souhait, quoique simple et maintenu dans son petit cadre, il n'est pas impossible qu'ils s'occupent de vous et vous adressent gentiment la parole.

On sent alors le plaisir émaner d'eux. Mais comme ils ne sont pas habitués à s'exprimer, surtout avec les étrangers, il vient d'eux, avec peu de paroles, un plus abondant gloussement, plein d'excellents sentiments à n'en pas douter.

\*

Le travail est mal vu des Émanglons, et, prolongé, il entraîne souvent chez eux des accidents.

Après quelques jours de labeur soutenu, il arrive qu'un Émanglon ne puisse plus dormir.

On le fait coucher la tête en bas, on le serre dans un sac, rien n'y fait. Cet homme est épuisé. Il n'a même plus la force de dormir. Car dormir est une réaction. Il faut encore être capable de cet effort, et cela en pleine fatigue. Ce pauvre Émanglon donc dépérit. Comment ne pas dépérir, insomniaux, au milieu de gens qui dorment tout

leur saoul ? Mais quelques-uns, en vivant au bord d'un lac, se reposent tant bien que mal à la vue des eaux et des des-sins sans raison que forme la lumière de la lune, et arrivent à vivre quelques mois, quoique mortellement entraînés par la nostalgie du plein sommeil.

Ils sont faciles à reconnaître à leurs regards vagues à la fois et insistants, regards qui absorbent le jour et la nuit.

Imprudents qui ont voulu travailler ! Maintenant il est trop tard.

\*

Le sommeil a d'ailleurs toujours été pour les Émanglons le problème numéro 1.

Aussi ont-ils approprié de façon incroyable à la variété de leurs humeurs les positions qui engagent au sommeil.

Les pauvres eux-mêmes ne se contentent pas de deux ou trois lits de différents modèles. Il faut encore qu'ils puissent s'installer en l'air dans un fouillis de draps et de lanières.

Les riches ont un choix plus grand.

Enroulés autour d'un tambour auquel un serviteur imprime un lent mouvement rotatif, cousus dans un matelas (la tête seule émerge) cependant qu'on leur tape dessus avec des lattes (car ils sont un peu lymphatiques), étendus dans un bain de boue chaude, ils jouissent d'une infinité de commodités.

Quel que soit le mode employé, on en revient à ceci : il faut que le candidat au sommeil sente qu'il est inutile de lutter, qu'il est battu d'avance.

C'est le matin après le sommeil épais et lourd de la nuit, que l'expression du visage de l'Émanglon est la plus étrange, et comme hors de l'humanité ; avec ce regard sombre et parlant, quoique pour ne rien dire d'intelligible, qu'ont parfois de vieux chiens malades et rhumatisants près d'un maître méchant mais auquel ils sont attachés.

\*

Quand l'Émanglon voyage de jour, c'est enfermé comme un colis. Il hait le soleil (sauf dans la forêt où il est en miettes) et l'idée de lui rendre un culte ne serait jamais venue à un Émanglon. D'ailleurs, il se sent observé dans la lumière mauvaise du soleil. Et il déteste être observé.

Ils sortent volontiers la nuit, avec des porteurs de lanternes aux multiples couleurs et se répandent dans les bois, silencieux, mais jouissant du spectacle comme on ne saurait croire.

Les plus habiles grimpent aux branches pour y accrocher des lumières à différentes hauteurs. Plusieurs s'installent dans les branches où ils connaissent un intense ravissement et on est parfois obligé de les ramener chez eux, inanimés et absents d'eux-mêmes.

\*

Une odeur, un parfum complexe occupe toujours la demeure d'un Émanglon.

S'il est fruste et vulgaire, c'est la fumée de bois qui la donne avec un peu d'herbes sèches, bien dense, et dont il se saoule.

Vulgarité ! Le but est autre : par des parfums diversifiés, infimes et forts, obtenir des horizons, des voyages, un ruisseau petit comme un ver, la forêt en automne, la mer iodée et tumultueuse, les ports où les navires attendent dans une apparente torpeur.

C'est l'art de la maîtresse de maison d'y arriver. Et elle y arrive ; la renommée de l'Émanglonne, à cet égard, est considérable en Grande Garabagne.

\*

L'Émanglon, vous avez pu le deviner, n'a pas un caractère à aimer être dérangé.

Au-dessus de la porte d'entrée de sa maison est gravée en relief dans la pierre ou le bois une grosse tête d'homme. Cette figure exprime une tranquillité en route vers la colère. Attachées à un court gilet, pendent devant la porte, et jusqu'au sol, deux jambes de pantalon. Grâce à cette disposition, le visiteur qui entre écarte les jambes du pantalon.

Voilà qui est grossier !

Ainsi donc, le propriétaire a déjà réussi à vous mettre en défaut AVANT<sup>b</sup> d'entrer. Il est l'offensé, qui peut se venger quand il lui plaira.

Ce qui fait bien réfléchir et hésiter à rendre des visites non indispensables.

Par contre, reçu chez un très grand ami, c'est celui-ci en personne qui écarte pour vous le pantalon d'entrée. Hommage extrêmement délicat de la part du propriétaire, comme s'il disait : « C'est moi l'intrus. Excusez ma présence chez vous. »

Néanmoins, de toute façon, il vaut mieux ne pas rester longtemps en visite.

\*

Les Émanglons ne tolèrent pas les célibataires. Pas deux semaines ils ne vous laisseront seul. Non, il faut que vous vous décidiez tout de suite à prendre femme. « Car, disent-ils, un célibataire, il faut toujours s'en méfier. Un jour, il tuera, violera une fillette, à qui cela fera grand mal, voudra fonder une nouvelle religion, deviendra excessivement honnête et logique, et il n'y aura plus aucun plaisir à vivre avec lui. » Les voisins se sentent gênés, hésitent à prendre avec leurs femmes les positions les plus naturelles. Enfin, la situation devient intenable. Donc, ils sortent à trois ou quatre, guettent l'homme chaste et l'abattent froidement, et peut-être même haineusement.

Car les hommes atteints dans leur virilité sont volontiers pris de frénésie.

Dès qu'ils voient de ces mines tendues, et enflammées, de ces regards portés à l'intransigeance, ils les surveillent.

Aussi, seuls quelques criminels endurcis osent parler continence et religion, mais à l'écart toujours et à mots couverts. Arrêtés, ils prétendent avoir été mal compris, que jamais il ne fut question de chasteté, mais au contraire d'une immense partouse. Alors on les relâche, « mais tout de même parlez plus clairement, leur dit-on, ces méprises pourraient vous coûter cher ».

\*

Chez les Émanglons, du moins dans la principauté d'Aples, le malade (chronique, s'entend) occupe une place spéciale. C'est un coupable ou un imbécile. On recherche toujours si c'est l'un ou l'autre. Car ils considèrent qu'un homme intelligent agissant selon l'intuition qu'il a de soi ne peut tomber malade.

Pourtant les malades ne sont pas mal vus, sauf s'ils

<i>Document</i>	
Sur les apparitions, les disparitions et les résur- gences	1368
<i>Variantes</i>	1369
<i>Critiques, hommages, déclarations (1948-1959)</i>	
<i>Notes et variantes</i>	1370
<i>Tableau synoptique et chronologique des publications d'Henri     Michaux</i>	1379
<i>Index des notes et notules portant sur les personnes et les revues     citées dans ce volume</i>	1385
<i>Table des titres</i>	1393
<i>Table des matières</i>	1401

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

AILLEURS  
NOUS DEUX ENCORE  
LA VIE DANS LES PLIS  
LECTURE DE HUIT LITHOGRAPHIES  
DE ZAO WOU-KI  
PASSAGES  
VEILLE  
FACE AUX VERROUS  
MISÉRABLE MIRACLE  
QUATRE CENTS HOMMES EN CROIX  
L'INFINI TURBULENT  
VIGIES SUR CIBLES  
PAIX DANS LES BRISEMENTS

*Critiques, hommages, déclarations  
(1948-1959)*

*Textes épars*

*En marge des recueils  
(Textes écartés)*

*Chronologie  
Avertissement*

*Notices, notes et variantes  
Tableau des publications  
Index des personnes et des revues  
Table des titres*